europe
revue littéraire mensuelle



JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

juin-juillet-août 2016

Bâtie avec constance et discrétion depuis une quarantaine d'années, l'œuvre de Jean-Christophe Bailly est de celles qui ouvrent des horizons nouveaux pour l'expérience et la pensée. Tout entière placée sous le signe d'un élargissement de la littérature, sa dynamique est celle des déplacements, des traversées, des dégagements. Rien n'est plus étranger au génie propre à cet écrivain que les frontières des genres et le cloisonnement des disciplines. À travers le poème, le théâtre, l'essai, la philosophie, l'histoire, la prose narrative qui ne s'aventure jamais qu'à la lisière du roman, Jean-Christophe Bailly n'a de cesse de tracer et de croiser des voies, d'arpenter le monde et le temps, de capter les signes du présent et les latences du passé. Son cheminement au long cours est animé comme par la joie d'un perpétuel départ en repérage. Son écriture est infiniment ductile et le bonheur qu'elle dispense tient pour beaucoup à son agilité dans l'art d'établir des connexions. Ouvrir et relier, faire de ce geste la condition d'une possible innovation, d'un pas en avant ou d'un nouveau coup d'aile, telle semble être la vocation première de la littérature selon Jean-Christophe Bailly. La lumière de sa prose est celle d'une juste et délicate attention portée aux êtres, aux œuvres et aux lieux tout autant qu'aux animaux qui font « rayonner l'existence hors des rets du langage ». On ne saurait oublier que cet écrivain excelle aussi à se faire « le porte-voix de l'insistance muette des choses ». Une exigence têtue envers la pensée et la littérature se fait constamment jour dans son œuvre vaste et diverse, marquée dès le départ par un « désir du poème » qui n'a cessé de l'irriguer.

Nathalie Piégay, Nina Rocipon, Jean-Christophe Bailly, Catherine Robert, Pierre Pachet, Marielle Macé, Michel Deutsch, Jean-Luc Nancy, Gilbert Vaudey, Henri-Alexis Baatsch, Patrick Talbot, Laurent Demanze, Brigitte Ferrato-Combe, Michel Sandras, Stéphane Bouquet, Federico Nicolao, Muriel Pic, Jean-Pierre Montier, Jacques Bonnaffé, Fabrice Gabriel.

CAHIER DE CRÉATION

Jan Wagner • Thanassis Hatzopoulos • Leonardo Sciascia • Debasish Lahiri • Marjolijn van Heemstra • Michel Baglin • Bertjeff • Paul Le Jéloux • Michèle Finck • Tommaso Landolfi • Emiliano Gucci.

DIRES & DÉBATS

Alexander Kluge.

CHRONIQUES

M 01694 - 1046 - F: 20,00 € - RD

île de France

CNL Centre national du Livre

Étranger : 20 € Le numéro France : 20 €

2016-VI 727 149. 4

94e année — N° 1046-1047-1048 / Juin-Juillet-Août 2016

SOMMAIRE

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

Nathalie PIÉGAY et Nina ROCIPON	**3**	L'appel du sens.
Jean-Christophe BAILLY	**6**	Athènes, Téhéran, l'une et l'autre.
Jean-Christophe BAILLY	**15**	Antonio Tabucchi voyageur.
Jean-Christophe BAILLY et Catherine ROBERT	**21**	L'écho des langues.
Pierre PACHET	**33**	Sobriété de Jean-Christophe Bailly.
Marielle MACÉ	**37**	« Viens », dit l'allée.
Michel DEUTSCH	**47**	Le poème commence toujours...
Jean-Luc NANCY	**57**	Publier le commun roman.
Jean-Christophe BAILLY	**63**	À propos du nombre, une note.
Gilbert VAUDEY	**67**	« La conversation engagée avant nous ».
Henri-Alexis BAATSCH	**75**	De *La Chasse nocturne* d'Uccello à la pensée mise à l'épreuve.
Patrick TALBOT	**83**	La conférence de Wuhan.
Laurent DEMANZE	**92**	Le roman colossal de Jean-Christophe Bailly.
Nathalie PIÉGAY	**100**	Les buissonnements fictionnels.
Brigitte FERRATO-COMBE	**110**	« Promenade rétrospective ».
Nina ROCIPON	**119**	Le silence, le regard puis les noms.
Michel SANDRAS	**130**	Prose / poésie : le jeu des métaphores.
Stéphane BOUQUET	**141**	Le parfait tombé du poème.
Federico NICOLAO	**145**	Rebelle au vertige de la taxinomie.
Muriel PIC	**154**	La vie errante de l'image.
Jean-Pierre MONTIER	**164**	L'usage de la photo.
Jean-Christophe BAILLY	**175**	Le pont qui mène à Brigadoon.
Jacques BONNAFFÉ	**177**	L'avis des bêtes de scène en scène.
Fabrice GABRIEL	**182**	Retour aux forêts.

CAHIER DE CRÉATION

Jan WAGNER **187** Variations sur une citerne d'eau de pluie.
Thanassis HATZOPOULOS **201** Nominatif du martyr.
Leonardo SCIASCIA **209** Placette pour un premier acte.
Debasish LAHIRI **213** L'horloge arrêtée à Chowringhee.
Marjolijn VAN HEEMSTRA **215** Journal de sommeil.
Michel BAGLIN **222** Les mots nous manquent.
BERTJEFF **228** Mise au point.
Paul LE JÉLOUX **231** Le regret.
Michèle FINCK **234** Suite *Stabat Mater*.
Tommaso LANDOLFI **238** Triade.
Emiliano GUCCI **248** Chroniques florentines.

DIRES & DÉBATS

Alexander KLUGE **253** « Car conter est affaire d'empathie... ».

CHRONIQUES

François-Xavier COQUIN **270** Crise ukrainienne ou retour à la guerre froide ?

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **291** Gardons le contact.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **298** Voici le ciel de l'aube.
Michel MÉNACHÉ **305** « Rappelez-vous que nos vers furent écrits sous le nez des gardiens... »

Le théâtre

Karim HAOUADEG **311** Les corps célestes.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **314** Hors des limites.

La musique

Béatrice DIDIER **317** Le compositeur et le mathématicien.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **320** Une si longue absence.

NOTES DE LECTURE

324

POÉSIE

André DU BOUCHET : *Entretiens avec Alain Veinstein*, par Alain Freixe.
Olivier BARBARANT : *Odes dérisoires et autres poèmes*, par Fabrizio Bajec.
Hervé PIEKARSKI : *L'État d'enfance, II*, par Matthieu Gosztola.

Marcel MIGOZZI : *Des jours, en s'en allant*, par Michel Ménaché.
Éric SAUTOU : *Une infinie précaution*, par Matthieu Gosztola.
Françoise HÀN : *Ce pli ouvert*, par Jean-Baptiste Para.
Muriel STUCKEL : *Du ciel sur la paume*, par Angèle Paoli.
Alain GUILLARD : *Quête du nom*, par Michel Ménaché.
Yvan GOLL : *Écrits pacifistes. Poèmes et proses 1914-1920*, par Bernard Fournier.
Claude MINIÈRE : *Le Divertissement (Notes à l'arrivée)*, par Pascal Boulanger.
Florence SAINT-ROCH : *Le Sens du vent*, par Alain Freixe.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Alessandro BARICCO : *La Jeune Épouse*, par Jean-Baptiste Para.
Emmanuelle GUATTARI : *Victoria Bretagne*, par François Bordes.
Henri-Michel BOCCARA : *Failles & Lézardes*, par Michel Ménaché.
Stéphane CORCUFF : *Une tablette aux ancêtres*, par Karim Haouadeg.

ESSAIS, DIVERS

Francis MARCOIN (dir.) : *Hector Malot, la morale et le droit*, par Michel Besnier.
C.L.R. JAMES : *Marins et renégats & autres parias. L'histoire d'Herman Melville et du monde dans lequel nous vivons*, par Patrick Mouze.
Gérard DESSONS : *La Voix juste. Essai sur le bref*, par Sandrine Bédouret-Larraburu.
Hisayasu NAKAGAWA : *L'Esprit des Lumières en France et au Japon*, par Béatrice Didier.
Emmanuel REIBEL : *Nature et musique*, par Béatrice Didier.

Notre couverture : Gilles Aillaud, *Vol d'oiseaux*, 2000,
huile sur toile 145 x 105 cm (détail). © ADAGP, Paris, 2016.
© Europe, 2016

L'APPEL DU SENS

Commençons par dire, au seuil de ce dossier consacré à Jean-Christophe Bailly, ce que cet écrivain n'est pas : il n'est pas romancier. C'est l'une des singularités fortes de cette œuvre dans le paysage de la littérature française contemporaine. Certes, il est de purs poètes, des dramaturges voués à la seule scène, des romanciers en délicatesse avec l'étiquette de roman, qui préféreront parler de récit… Avec Jean-Christophe Bailly, c'est autre chose : il est poète, homme de théâtre, essayiste, philosophe, philologue, tout cela, sans être romancier. Et pourtant, l'idée du romanesque, et plus encore celle de fiction, ou de « roman colossal » demeurent, insistent, interrogent, comme demeure la prose — la prose coupée de *Basse continue* et celle, liquide, de *Description d'Olonne* ou du *Dépaysement*.

La prose trame l'essai, genre privilégié sans doute parce qu'il est le lieu de l'intranquillité, du décalage, comme il est affirmé dans *L'Élargissement du poème*. Et ce dernier titre suffit à rappeler que le mouvement requis par Jean-Christophe Bailly est celui de l'ouverture, du dégagement : rien n'est plus étranger à son écriture que le principe d'un cloisonnement, d'une assignation à quelque identité ou genre que ce soit. La prose comme l'essai sont ductiles et sont sollicités pour leur pouvoir d'infinitisation et de connexion : ils ouvrent et relient ; ils tendent vers ce *nous* qui serait celui d'une « communauté sans nom des vies croisées », qui est l'autre nom du politique.

L'ensemble de textes que nous publions ici y insiste : qu'il s'agisse de l'animal ou de la ville, des romantiques allemands, du rapport à l'outil, de ces lieux sans monuments ni gloire et de ceux, fameux, que traverse *Le Dépaysement*, le point de vue est politique. Le propos l'est parfois, mais plus encore le regard porté sur les êtres, les choses, les lieux, les traces. Une attention constante se noue dans l'écriture agrandie par l'expérience sensible, qui conteste les discours formatés et délimités de l'expert auquel l'écrivain s'oppose. Ce regard politique s'accompagne d'une retenue très marquante

envers l'écriture du moi ou de l'intériorité ; la « sobriété » de Jean-Christophe Bailly est constante ; sa discrétion est manifeste, y compris là où l'on entend sa voix la plus personnelle, dans ses carnets de voyages ou dans *Tuiles détachées*, par exemple. Loin des jeux ou des prouesses littéraires, mais non dénuée d'humour, son écriture se désintéresse de l'introspection pour observer alentour. Partout son œuvre est attentive aux formes de décalages ou de décollements, regardant ce qui est mais voyant aussi ce qui n'est plus, et ce qui aurait pu être. La mémoire et l'imaginaire s'inscrivent dans le réel et lui insufflent de l'épaisseur ; la littérature est le lieu où cette densité se dépose et se révèle, en un dispositif quasi photographique. L'écriture se fait alors indissociable de l'exercice de la pensée, l'une conduisant à l'autre, car ensemble, la pensée et l'écriture enjambent ce réel dont il ne faut pas s'abstraire sans jamais en être prisonnier. Écrivain et penseur, c'est bien ainsi que nous voulons présenter Jean-Christophe Bailly : pour souligner aussi comment la relation intime aux savoirs qui se tisse à travers ses textes, inquiète de la moindre arrogance, paraît toujours guidée par une curiosité passionnée et par la joie de faire connaître. Ses nombreux travaux d'édition et — plus nombreux encore — textes de préfaces sont autant de témoignages du souci constant des mises en relations qui anime son œuvre. Souvent décrite comme disparate, celle-ci peut aussi être lue sous le même geste d'une immense invite.

L'exigence têtue envers la littérature est sans doute une particularité remarquable d'une œuvre d'abord reconnue par les urbanistes, les philosophes, les photographes, avec qui Jean-Christophe Bailly n'a cessé d'échanger et de travailler. Ce dialogue ne s'est jamais coupé d'une mémoire de la littérature, dont on s'attache ici à prendre la mesure : son amour obstiné du langage et des langues ; sa ténacité à envisager les marges, les silences, les bords — et *Le Dépaysement* en est une expression majeure ; son regard porté vers la photographie, les portraits et les paysages ; son attention toujours renouvelée à ce qui est autre — les autres regards, la langue de l'autre, l'autre de l'humain. Loin des slogans convenus de l'interdisciplinarité ou de la globalisation des pensées et des discours, Jean-Christophe Bailly interroge ce qui définit les sujets, les espaces, les formes, en cherchant à comprendre à la fois ce qui singularise et ce qui relie. C'est en passant par les franges et par l'altérité qu'il pose la question de l'identité, déplaçant sans cesse le terrain de la rencontre pour la rendre possible.

Précisément, les articles que l'on va lire permettent de comprendre que la découverte de cette œuvre a été l'objet, pour chacun des auteurs, d'une *rencontre* à chaque fois singulière : elle a marqué souvent un seuil dans l'écriture, la pensée, le rapport à la littérature et à la langue pour ceux qui

l'évoquent ici. Chacun à sa façon fait ricocher cette interrogation et répond à l'appel du sens que l'œuvre de Jean-Christophe Bailly suscite, à propos du regard d'un animal, d'une fenêtre ouverte dans la nuit, d'un jardin vite en allé qu'on a vu par le train, de la lumière d'un tableau. La littérature y semble un labyrinthe, comme l'est la ville pour Walter Benjamin. Autrement dit un ensemble de seuils mais aussi « un appartement du collectif » qui serait ouvert et protecteur, nouveau et familier, où l'on pourrait se recueillir et aussi bien se perdre, se croiser. Un lieu de rencontres. Et c'est ainsi que nous voudrions que ce dossier, enrichi de textes inédits, soit abordé.

Ne cherchons donc pas, à l'ouverture, à cloisonner plus avant les propos et les échos que l'œuvre a suscités : pensons-les comme un parcours permettant de circuler dans une œuvre vaste, diverse, dispersée comme le sont les articles, les textes de conférences d'abord prononcés, puis repris, autrement disposés, reconfigurés dans des livres de Jean-Christophe Bailly.

Nathalie PIÉGAY et Nina ROCIPON